

Terre et paysage dans les oeuvres africaines de Doris Lessing

Frédérique Spill

▶ **To cite this version:**

Frédérique Spill. Terre et paysage dans les oeuvres africaines de Doris Lessing. Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, 1998, Afrique du Sud : Espaces et Littératures, 99-100, pp.27-37. hal-03341468

HAL Id: hal-03341468
https://u-picardie.hal.science/hal-03341468

Submitted on 10 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

per
sée

Travaux de l'Institut
Géographique de Reims

Terre et paysage dans les œuvres africaines de Doris Lessing

Frédérique Spill

Citer ce document / Cite this document :

Spill Frédérique. Terre et paysage dans les œuvres africaines de Doris Lessing. In: Travaux de l'Institut Géographique de Reims, vol. 25, n°99-100, 1998. Afrique du Sud : Espaces et Littératures. pp. 27-37;

http://www.persee.fr/doc/tigr_0048-7163_1998_num_25_99_1365

Document généré le 15/05/2017

BY: creative commons

Résumé

Née en Perse en 1919, Doris Lessing a passé la majeure partie de ses trente premières années en Rhodésie du Sud, l'actuel Zimbabwe, dans le secteur de Banket à quelques trois cents kilomètres du Zambèze. Elle a publié son premier roman, traduit sous le titre Vaincue par la brousse, en 1950, tandis que L'hiver en juillet, un recueil de sept nouvelles paru en 1964, constitue véritablement l'un de ses rares recueils africains à proprement parler, ses autres histoires se trouvant mêlées aux nouvelles londoniennes ou ayant ultérieurement été redistribuées par ses éditeurs. Toute l'œuvre africaine de Lessing reflète cette même volonté de surmonter la profonde fêlure continentale, doublée d'une fêlure culturelle, qui sépare irrévocablement l'Europe et l'Afrique ainsi que leurs valeurs respectives. Cet aspect est particulièrement frappant dans l'approche que Lessing offre de la terre et des paysages.

Abstract

Doris Lessing, bom in Persia in 1919, spent most of her first thirty years in Southern Rhodesia, now known as Zimbabwe, in the district of Banket, a couple of hundred miles south from the Zambesi. She published her first novel, The Grass is Singing, in 1950, while Winter in July, a collection of seven short stories published in 1964, constitutes one of her few African collections as such, her other stories being either combined with stories of London or later redistributed by her publishers. Lessing's whole African work reflects a willingness to find a solution to come to terms with the profond continental crack, echoed by a cultural one, that inexorably separates Europe and Africa, as well as their respective sets of values. This aspect is particularly striking in Lessing's treatment of the earth and the landscape.

BY: $ = creative commons

Travaux de l'Institut de Géographie
De Reims, n° 99-100, 1998, pp. 27-37

TERRE ET PAYSAGE DANS LES ŒUVRES AFRICAINES DE DORIS LESSING

Frédérique SPILL

Angliciste
Lousiana State University, Baton Rouge & ENS Fontenay

Persée creative commons

Mots-clés : Lessing (Doris) - *Vaincue par la brousse* (roman) - *L'hiver en juillet* (nouvelles) - Rhodésie du Sud (Zimbabwe) - géographie et littérature.

Résumé - Née en Perse en 1919, Doris Lessing a passé la majeure partie de ses trente premières années en Rhodésie du Sud, l'actuel Zimbabwe, dans le secteur de Banket à quelques trois cents kilomètres du Zambèze. Elle a publié son premier roman, traduit sous le titre *Vaincue par la brousse*, en 1950, tandis que *L'hiver en juillet*, un recueil de sept nouvelles paru en 1964, constitue véritablement l'un de ses rares recueils africains à proprement parler, ses autres histoires se trouvant mêlées aux nouvelles londoniennes ou ayant ultérieurement été redistribuées par ses éditeurs. Toute l'œuvre africaine de Lessing reflète cette même volonté de surmonter la profonde fêlure continentale, doublée d'une fêlure culturelle, qui sépare irrévocablement l'Europe et l'Afrique ainsi que leurs valeurs respectives. Cet aspect est particulièrement frappant dans l'approche que Lessing offre de la terre et des paysages.

Key-words : Lessing (Doris) - *The Grass is singing* (novel) - *Winter in July* (shorts stories) - South Rhodesia (Zimbabwe) - geography and literature.

Abstract - Doris Lessing, born in Persia in 1919, spent most of her first thirty years in Southern Rhodesia, now known as Zimbabwe, in the district of Banket, a couple of hundred miles south from the Zambesi. She published her first novel, The Grass is Singing, in 1950, while Winter in July, a collection of seven short stories published in 1964, constitutes one of her few African collections as such, her other stories being either combined with stories of London or later redistributed by her publishers. Lessing's whole African work reflects a willingness to find a solution to come to terms with the profund continental crack, echoed by a cultural one, that inexorably separates Europe and Africa, as well as their respective sets of values. This aspect is particularly striking in Lessing's treatment of the earth and the landscape.

1. L'Afrique, terre sans complaisance.

A travers un regard occidental[1], toute description d'un décor naturel s'accompagne presque instinctivement de la notion de paysage, terme qui s'est immiscé dans la langue anglaise il y a quatre siècles, comme l'indique J. M. Coetzee dans son essai intitulé *The Picturesque, the Sublime and the South African Landscape* : " *Le mot paysage, tel que nous l'utilisons aujourd'hui pour désigner à la fois un terrain spécifique et les caractéristiques générales de ce terrain, est entré dans la langue anglaise au seizième siècle ; c'était alors un terme d'art pictural, un paysage étant la représentation d'un décor campagnard* "[2]. L'application de ce terme à l'Afrique est donc de manière évidente non seulement un abus de langage, mais aussi un abus de pouvoir, reflétant cette tendance notoire de l'écrivain blanc à ignorer l'étrangeté radicale de l'Afrique par rapport aux outils de pensée européens. D'une certaine manière, à travers une approche littéraire qui saisit le continent africain dans sa réalité physique, Lessing s'efforce de prendre en considération cette fêlure culturelle, en procédant à un découpage de la terre en trois entités différentes. Ce procédé est mis en œuvre dans la plupart de ses écrits africains, toujours riche d'implications symboliques.

Dans un premier temps, l'Afrique se réduit à la demeure du colon blanc, à savoir une maison quelquefois agrémentée d'un jardin et invariablement flanquée d'une véranda : c'est ici le domaine des femmes. A un deuxième niveau, le continent est évoqué à travers la description des champs et des prés qui s'étendent à perte de vue : c'est là le territoire des hommes, le lieu où se concentrent les efforts des fermiers blancs dans le but de gagner leur pain. Enfin, l'Afrique, c'est la terre sauvage, le *veld*, la forêt, les montagnes et leurs animaux : c'est le royaume de l'indomptable, le pays indigène.

Par cette division, Lessing a le mérite de reconnaître avec humilité que sa vision de l'Afrique est étriquée, restrictive. En effet, les deux tiers de l'Afrique qu'elle décrit sont assiégés par les colons blancs, tandis que le troisième tiers est immanquablement réduit à la perception que les colons ont du continent. En d'autres termes, l'Afrique de Lessing est sciemment européenne dans la mesure où elle est dominée par une vision et des idéaux européens. Et pourtant, Lessing parvient d'une certaine manière à contourner ce que Coetzee appelle " *le processus voué à l'échec qui consiste à se référer à l'Afrique en la définissant comme non-européenne, - voué à l'échec parce qu'à chaque occasion où l'Afrique est*

---

[1] Cet article s'inspire du mémoire de maîtrise : " Figures of the crack up in Doris Lessing's *The Grass is Singing* and *Winter in July* ", Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1997.

[2] J. M. Coetzee, *White Writing. On the Culture of Letters in South Africa.* Yale et New Haven, London U.P.-Radix, 1988, p. 37 : " *The word* landscape, *which we use today to designate both a specific terrain and the general character of that terrain, enters English in the sixteenth century as a term from the art of painting : landscapes were pictures of stretches of countryside* ".

identifiée comme non-européenne, c'est toujours l'Europe, et non l'Afrique, qui est évoquée "[3], et ceci grâce à l'honnêteté de son parti pris et à son refus évident de considérer l'Europe comme la norme.

Mais tandis que Lessing reconnaît volontiers que son Afrique ne peut malheureusement être que celle des colons, ses descriptions en disent long sur ce qu'elle pense de cette inévitable myopie. Sa nouvelle " *L'arrivée des de Wet à Kloof Grange* " commence en effet par ces mots : " *Posée sur des piliers de pierre, la véranda surplombait le jardin comme une loge de théâtre* "[4]. L'incongruité, le caractère artificiel et la prétention du monde des femmes blanches sont contenues dans cette ouverture : la véranda domine arbitrairement ce qui apparaît comme une tentative maladroite de maîtriser l'Afrique dans l'espace confiné d'un jardin anglais ; son isolement est accentué par l'usage du passif et par l'idée implicite qu'il ne s'agit que d'une toute petite *boite*, perdue dans le vaste théâtre africain. Le champ thématique de la *barrière*, isolant la maison et ses dépendances du reste du monde, imprègne toute la nouvelle. Les femmes s'aventurent très rarement au-delà de la véranda : leur Afrique est un monde intérieur. En effet, les champs, la terre économique, ne sont mentionnés qu'en termes de sueur et de productivité, notions éminemment viriles qui concernent d'autant moins les femmes qu'elles obsèdent les hommes. Quant à l'Afrique sauvage où règne la loi de la nature, elle cristallise toutes leurs peurs, phobies et fantasmes ; elle est fondamentalement associée au mal. La description de l'odeur de la rivière, que Mme Gale perçoit comme le symbole d'une menace qui émane du cœur du continent africain, est à cet égard très éloquente : " *...une odeur de végétation chauffée au soleil, d'une eau chaude et croupissante, de verdure luxuriante, une senteur entêtante l'enivrait. Elle avait appris à ne plus y prendre garde...* "[5].

Toutes les nouvelles de Lessing contiennent en filigrane cette idée, teintée d'un reproche, que les colons blancs ne parviennent véritablement à vivre sur le continent que s'ils apprennent à oublier sa spécificité.

2. Tentatives de combler l'écart culturel et émotionnel.

Mais cela même qui est obstinément nié, à savoir l'immensité de l'Afrique, sa luxuriance sauvage et son pouvoir de se régénérer par elle-même, constitue également le cœur d'une fascination inavouée. Or, cette fascination qu'éveille l'Afrique sauvage auprès des épouses des colons, sous la forme

---

[3] *Ibid.*, p. 164 : " *the self-defeating process of naming Africa by defining it as non-Europe, self-defeating because in each particular in which Africa is identified to be non-European, it remains Europe, not Africa, that is named* ".
[4] D. Lessing, *Nouvelles africaines*, " *L'arrivée des De Wet à Kloof Grange* ". Paris, Albin Michel, Le Livre de Poche, 1980, p. 93.
[5] *Ibid.*, p. 106.

complexe d'un mélange de peur et d'attirance, ne repose que très rarement sur un intérêt véritable pour la terre ; c'est presque toujours une réalité intériorisée, résultant à la fois des attentes de ces femmes et du réseau de significations que leurs existences frustrées imposent arbitrairement au vaste monde extérieur. Aussi, le paysage africain de Lessing est essentiellement un paysage mental, un paysage esquissé par le trouble de l'âme. Dans la nouvelle qui porte le nom du recueil, " *L'hiver en juillet* ", le simple changement de saison s'avère aller de pair avec un sentiment d'inconfort extrême, voire même d'angoisse : la fin de l'été marque pour les trois personnages la fin d'une ère de tranquillité. Au lendemain de la longue conversation qui va bouleverser sa vie, Julia ressent un besoin profond d'être réconfortée par l'Afrique ; elle s'en va marcher pendant de longues heures, tandis que peu à peu s'impose à elle cette évidence : " *C'était une matinée froide et ensoleillée, et il soufflait un vent fort ; l'hiver avait pris possession du veld en une seule nuit* "[6]. En d'autres mots, le dessèchement soudain qui caractérise la venue de l'hiver en Afrique australe n'est que le reflet du froid qui assiège son propre cœur.

Le titre même du recueil, *L'hiver en juillet*, fait au premier niveau de lecture référence à l'inversion de l'organisation du temps et des saisons dans l'hémisphère sud. D'un point de vue septentrional, l'hiver en juillet est bien entendu une incongruité, tandis qu'il ne désigne en réalité qu'une logique différente régulant les mêmes cycles naturels. Les implications climatiques du titre symbolisent sans nul doute la fêlure culturelle qui sépare l'Afrique de l'Occident : à travers elles, Lessing confirme sa reconnaissance du fait que la réalité africaine est radicalement autre, exigeant pour cette raison une attention différente. Ainsi, Lessing pointe du doigt les abus d'interprétation et les incompréhensions dont font preuve ses personnages. Le seul titre apparaît en définitive comme l'acceptation d'une différence. S'il n'offre pas une réponse, il se pose néanmoins comme un gigantesque point d'interrogation sur une certaine perception du monde.

3. L'impossible maîtrise : le pouvoir indomptable de l'Afrique.

Au-delà de la voix du colon blanc, dans ses efforts effrénés pour imprimer ses attentes sur le monde extérieur, il est une autre voix qui émerge occasionnellement : celle de l'Afrique elle-même, soucieuse de se dire en dépit de nombreux obstacles. Qu'elle soit décrite à travers les visions

---

[6]D. Lessing, *Nouvelles africaines*, " *L'hiver en juillet* ". Paris, 1980, p. 309.

fantasmatiques des différents personnages ou à travers l'œil distant d'un narrateur non localisé et non identifié, l'Afrique fait souvent preuve d'un certain ressentiment à l'égard du manque de compréhension dont elle est l'objet. Et ce ressentiment s'exprime généralement par sa prédisposition à rappeler à ses habitants l'étendue de ses pouvoirs. L'Afrique de Lessing tend effectivement à se caractériser par son esprit de vindicte et par sa malveillance délibérée. *Vaincue par la brousse* est rythmé par de multiples démonstrations de la force intérieure de l'Afrique, dont les attributs ne sont que le présage de son implacabilité. La grande scène africaine est principalement décrite à travers son climat et sa végétation, peuplée d'une infinité de créatures. Les effets nuisibles de la chaleur apparaissent comme un leitmotiv tout au long du roman :

> " Peu à peu, cette chaleur qui s'abattait sur elle du haut du toit de tôle devenait pour Mary une véritable obsession. [...]. En ville [...], le froid, la chaleur, les pluies se succédaient sans qu'elle y prêtât attention car sa vie n'en dépendait point, tandis qu'ici son corps et son esprit subissaient profondément l'influence des saisons. Voilà pourquoi on ne l'aurait sans doute jamais vue autrefois, debout, immobile, comme ce soir dans la véranda, les yeux rivés aux nuages qui voguaient dans l'espace comme des blocs de cristal étincelant et scrutant d'un regard anxieux le ciel implacable dans l'espoir d'y découvrir les signes précurseurs de la pluie "[7].

Le dôme bleu du ciel est souvent qualifié d'*implacable* et le cycle des saisons apparaît comme désespérément *immuable*. Le soleil, *colérique* et malveillant, assaille Mary, au début du neuvième chapitre, sous la forme d'un viol symbolique : " *Elle allait tête nue sous le soleil aveuglant dont les lourds et cruels rayons écrasaient ses épaules, la laissant tout étourdie, presque hébétée, et par instants elle se sentait anéantie comme si le soleil avait fait fondre sa chair ne laissant qu'une mince enveloppe autour du squelette endolori* "[8]. La peur et la haine que Mary conçoit à l'encontre de la savane sont tellement intenses qu'elle se sent menacée et blessée dans son intégrité physique par la perversité du soleil. La " physicalité " destructive du soleil transforme Mary en un fardeau de douleurs physiques et mentales. Quant à l'hostilité de la savane à l'égard de ses habitants, elle est mise en relief à travers l'obsession récurrente du personnage : " *Quand elle ne serait plus là, se disait-elle, la maison serait détruite, anéantie par la brousse qui l'avait toujours haïe et s'était tenue silencieuse aux aguets autour d'elle dans l'attente du jour où elle pourrait enfin s'avancer et la dévorer de façon à n'en laisser*

---

[7]D. Lessing, *Vaincue par la brousse*. Paris, Gallimard, 1995, pp. 105-106.
[8]*Ibid.*, p. 224.

rien "[9]. La haine que Mary éprouve pour le continent africain se reflète en définitive dans la haine que la savane conçoit à son endroit : sa maison ne lui survivra pas et les emblèmes de sa souffrance sont condamnés à être avalés par l'expansion du *veld.*

Les éléments naturels semblent faire rage sur l'Afrique afin de chasser tout usurpateur de son domaine, alors même qu'ils se montrent protecteurs à l'égard des créatures qui lui appartiennent en propre : pour ces dernières, le soleil est en effet " *maître de la vie* " (p. 300). Moïse, le domestique noir, passe des heures, immobile et silencieux, sous sa force implacable. Dans le dernier chapitre, alors que Mary se prépare à faire face à *la longue veille de sa mort,* elle redoute de rencontrer Moïse autant qu'elle semble souhaiter cette confrontation. Et ce dernier finit par l'étreindre et l'étrangler, devenant ainsi l'esprit vengeur de la savane : " *Alors la brousse se vengea, telle fut la dernière pensée de Mary* "[10].

Moïse devient ainsi le symbole superstitieux, l'emblème vivant, d'une Afrique violentée, ce dont Mary finit par avoir une compréhension tragique. Aussi, l'Afrique a sans nul doute une force propre, susceptible de vaincre les efforts que font les colons pour maîtriser sa complexité dans un cadre restreint. D'une certaine manière, la vie est de son côté, tant et si bien qu'au terme d'un long processus au cours duquel les assauts les plus éhontés ont souvent mis son intégrité en danger, " *l'Afrique nous rappelle que l'homme est une créature minuscule au milieu d'autres créatures dans un vaste paysage* "[11].

4. La double impureté du style de Lessing.

D'un point de vue strictement littéraire, la notion de fêlure s'applique à ce hiatus qui oppose deux réalités radicalement différentes, que le style de Lessing, impur à double titre, s'efforce de combler. Cette impureté est liée à un double déracinement : le langage de Lessing est avant tout un langage *en exil,* coupé du monde qui l'a créé, de même qu'il demeure obstinément une langue étrangère, inadaptée à un environnement qui refuse catégoriquement d'être saisi à travers des mots qui ne sont pas les siens. C'est donc également un langage *de l'exil.* En Rhodésie du Sud, Lessing s'avère

---

[9] *Ibid.*, p. 298.
[10] *Ibid.*, p. 313.
[11] D. Lessing, " Preface to the 1964 Collection ", dans *This was the Old Chief's Country, Collected African Stories,* Volume 1. Londres, Flamingo, 1994, p. 8 : " *Africa gives you the knowledge that man is a small creature, among other creatures, in a large landscape* ".

être à la fois à la périphérie de la culture britannique et en marge de la société coloniale. Par conséquent, son expérience coloniale semble la projeter dans un rôle inexorablement marginal.

Le style de Lessing ne peut guère être considéré comme un langage anglo-africain, comme une langue métisse. Car même s'il est parsemé de mots d'origine africaine et afrikaner, qui font essentiellement référence à des réalités physiques (par exemple, *kopje*, *kraal* et *vlei*, mots désignant respectivement une colline, un parc à bestiaux, une mare), il ne fait pas d'efforts particuliers pour intégrer des éléments d'*africanité* dans son tissu. Les termes mentionnés ci-dessus sont spécifiques à l'anglais sud-africain : leur existence s'explique par l'absence logique d'équivalents exacts dans la langue anglaise pour désigner des réalités proprement africaines. D'une certaine manière, l'anglais en territoire africain est hanté par une ombre indéfectible, l'incapacité à accueillir un contenu étranger dans un contenant étranger, l'ombre de l'impossible traduction. Lessing elle-même, lorsqu'elle évoque les lectures qui l'ont formée, mentionne cette expérience perturbatrice où l'homme est incapable de trouver le pendant littéraire de sa réalité quotidienne. A cet égard sa découverte tardive du roman d'Olive Schreiner[12], *L'histoire d'une ferme africaine*, lui est apparue comme une surprise de taille :

> " ... je réagis à sa perception de l'Afrique, la magnifique, mon Afrique et celle de tous ceux qui la connaissent, je me rendis compte que c'était là un des quelques rares livres [...] qui se situent sur une des frontières de l'esprit humain. [...] J'avais sous les yeux la substance même de la vérité, qui cette fois ne venait ni d'Angleterre, ni de Russie, ni de France, ni des Amériques, et n'exigeait donc pas ce chapelet de traductions mentales, renversements et correspondances, mais reflétait ce que je savais et pouvais observer "[13].

Dans la lignée de ce livre, Lessing relève à son tour le défi d'écrire quelque chose en réponse à *sa perception de l'Afrique*. Et ce sont sans nul doute les modalités de la sensibilité qui lui permettent finalement de contourner cet écart entre lieu et langage, cette insurmontable étrangeté. Le parfum d'Afrique qu'elle parvient à saisir résulte du " *travail quasiment chirurgical auquel elle procède en*

---

[12]Olive Schreiner est née en Afrique du Sud en 1855, d'un père boer et d'une mère anglaise. Théoricienne féministe et écrivain ayant exercé une influence considérable, son œuvre la plus connue est *L'histoire d'une ferme africaine*, roman autobiographique paru en 1883.

[13]D. Lessing, " A Small Personal Voice, Essays, Reviews, Interviews ". New York, Vintage book, 1974, pp. 98-99, dans *Afterword to The Story of an African Farm by Olive Schreiner* : " *...responding to her sense of Africa the magnificent - mine, and everyone's who knew Africa ; realizing that this was one of the few rare books* [...], *which is on a frontier of the human mind.* [...] *Here was the substance of truth, and not from England or Russia or France or America, necessitating all kinds of mental translations, switches, correspondences, but reflecting what I knew and could see* ".

disséquant les êtres non pas physiquement, mais émotionnellement "[14]. Son principal outil est l'analyse de la conscience : c'est ainsi que l'Afrique de Lessing est un paysage déformé par des réalités psychiques. C'est essentiellement un paysage de l'âme qui consiste en d'éphémères sensations, émotions et douleurs plus souvent que des joies. En définitive, l'écriture de Lessing s'attache à décrire des paysages intérieurs déterminés par la réalité extérieure de l'Afrique plutôt qu'elle n'offre des images de cette réalité. Le choix d'écrire à propos de l'Afrique à travers tant de circonvolutions est en quelque sorte l'admission d'un échec, dans la mesure où il témoigne de l'impossibilité radicale de se mesurer au continent africain sans baisser les yeux. Mais cette reconnaissance du fait que l'Afrique ne peut être affrontée en duel est aussi l'unique chemin que se frayent les mots à travers son opaque immensité. L'écriture ne commence à proprement parler que lorsque les armes sont déposées.

5. Afrique silencieuse.

La beauté du continent africain émerge, en-deçà des mots, de l'indéniable souveraineté de ses silences. Elle jaillit de l'évocation même de ce silence, qui semble geler le temps dans un instant d'éternité, *un instant dans le vent* :

> " Au-dessus d'elle, dans l'immense dôme lumineusement bleu du ciel, les courants du vent étaient marqués par des tourbillons de nuages, et les eaux stagnantes par de lourds amas sculptés de blanc amorphe. Tout alentour, le squelette de pierre apparaissait sous la mince épaisseur de terre vivante. Les arbres s'épaississaient selon l'affaissement ou la remontée du sol, suivant les courants d'eau souterraine ; l'herbe, telle une longue chevelure blonde et souple, luttait toujours pour recouvrir et cicatriser les blessures causées par les sabots d'animaux ou l'insouciance des hommes. Le ciel, la terre, l'air tourbillonnant, tout cela se refermait sur elle dans un échange de chaleur et d'eau, et le murmure multiple et profond de cette substance vivante semblait résonner dans son sang "[15].

---

[14]D. Lessing, *Putting the Questions Differently - Interviews : 1964-1994*. Londres, Flamingo, 1996, p. 120, Roy Newquist, *Talking as a Person* : " *...the almost surgical job [she does] in dissecting people, not bodily, but emotionally* ".
[15]D. Lessing, *Nouvelles africaines*, " *L'hiver en juillet* ", Paris, 1980, pp. 313-314.

A chaque fois qu'une parcelle de l'Afrique, aussi infime soit-elle, semble être saisie, elle s'évapore aussitôt dans l'air, formant des volutes, pour disparaître dans le silence majestueux d'une beauté qui résiste obstinément au langage. Les quelques rares bruits qui habitent le silence de l'Afrique sont le balbutiement de la poésie s'efforçant de coucher dans des mots " *l'immense dôme lumineusement bleu du ciel* ", le murmure d'une vie à la fois imperceptible et omniprésente qui se régénère et cicatrise d'elle-même, en puisant ses forces dans les profondeurs de la terre, effaçant d'un même mouvement tout signe d'usurpation.

L'Afrique de Lessing appartient au monde de l'air. Rien ne semble rendre son immensité et son caractère éthéré aussi bien que la description des cieux :

> " En Afrique, lorsque le soleil se couche, les étoiles jaillissent, scintillantes, chacune à la place qui lui est assignée. Pendant la saison des pluies, le ciel tonne, cinglant. Pendant la saison sèche, le grand trou noir de la nuit est éclairé par des incendies dans le veld : les montagnes brûlent au cours des mois de septembre et d'octobre, formant des chaînes rouges de feu. Chaque nuit, mon père sortait son fauteuil pour observer le ciel et les montagnes, fumant, silencieux, pauvre silhouette mince et flottante sous les étoiles "[16].

Permettant la synthèse harmonieuse de tous les éléments naturels, l'Afrique a une dimension cosmique : elle rappelle à l'homme qu'il n'est qu'une infime créature et, à son tour, lui impose le silence. Et c'est ce silence que Doris Lessing a fait sien.

Tandis que, dans sa préface au recueil paru en 1973, Lessing reconnaît l'impossibilité d'" *écrire à propos de ce qui a été perdu* ", à savoir la vie tribale africaine, elle accepte le caractère indicible du continent. D'où son parti pris littéraire de n'évoquer l'Afrique qu'en référence à des réalités qu'elle est en mesure de sonder. La plénitude de sa vision est irrévocablement fêlée, mais c'est de son propre silence, brisé occasionnellement par l'évocation d'un autre silence, bien plus vaste et bien plus sombre, qu'émane l'hommage qu'elle rend à l'Afrique. Car ce silence contient sa foi en l'Afrique, la terre de l'avenir. Il est la voix d'un territoire vierge, dont l'innocence est encore indemne et qui ouvre le champ de tous les possibles, de tous les avenirs, parce que tout y est encore à faire :

---

[16]D. Lessing, *A Small Personal Voice - Essays, Reviews, Interviews*, " *My Father* ", New York, 1974, p. 93 : " *In Africa, when the sun goes down, the stars spring up, all of them in their expected places, glittering and moving. In the rainy season, the sky lashed and thundered. In the dry season, the dark hollow of night was lit up by veld fires : the mountains burned through September and October in chains of red fire. Every night my father took out his chair to watch the sky and moutains, smoking, silent, a thin shabby fly-away figure under the stars* ".

" Les flancs jaunes de l'Afrique s'étendent sous la trajectoire de l'avion, pareil à un insecte, cernés de forêts noires et palpitant sous la chaleur. C'est un continent magnifique qui contient toutes ses richesses dans l'avenir. Parce qu'il est tellement vide, nous pouvons rêver. Rêver de villes et d'une civilisation bien plus belle que toutes celles que le monde a connues jusqu'alors "[17].

6. Admiration et gratitude : l'humble hommage de Lessing à l'Afrique.

" L'air est l'élément essentiel de la vie et du paysage africain. Quand on fait un retour en arrière après un séjour de plusieurs années dans les hautes terres d'Afrique, on a l'impression curieuse que la vie s'y écoulait en l'air. [...] En plein midi, l'air devenait vivant, il brûlait et éclaboussait comme une flamme mouvante, une flamme liquide comme l'eau, réfléchissant et multipliant les objets en d'incessants mirages. A cette altitude, il vous enivrait et vous donnait des ailes. On se réveillait dans nos montagnes avec le sentiment d'avoir enfin trouvé son élément "[18].

Ces mots, qui ouvrent *La ferme africaine* de Karen Blixen, pourraient aussi servir d'épigraphe aux écrits africains de Doris Lessing. Car même si son désir de quitter la Rhodésie du Sud ne lui a laissé aucun répit au cours de ses jeunes années qu'elle a passées aux alentours de Salisbury[19], et même si elle a fini par quitter le continent de manière définitive, l'Afrique n'a cependant jamais abandonné l'imaginaire de Lessing. Cette luminosité extrêmement crue, qui donne aux choses un contour d'une netteté déconcertante, ne cessera jamais de scintiller dans sa mémoire. Contrairement à ce qu'elle croyait au moment où elle a quitté l'Afrique pour Londres, *la porte de l'Afrique ne s'est jamais refermée pour de bon.*

Son indicible admiration pour le continent africain se double d'une reconnaissance éternelle dans la mesure où, comme Martha, une de ses héroïnes qui lui ressemble étrangement, elle doit à

---

[17]D. Lessing, *Going Home*. Londres, Joseph, 1957, p. 14 : " *The yellow flanks of Africa lie beneath the moving insect-like plane, black-maned with forest, twitching in the heat. A magnificent country, with all its riches in the future. Because it is so empty we can dream. We can dream of cities and a civilization more beautiful than anything that has been seen in the world before* ".

[18]K. Blixen, *La ferme africaine*. Paris, Gallimard, 1986, p. 13.

[19]Salisbury est l'actuelle Harare, capitale du Zimbabwe.

l'Afrique " *le don de son enfance solitaire dans le veld* ", expérience décisive dans son devenir d'écrivain.

D'une certaine manière, Lessing contient la dérive continentale en elle-même, autant qu'elle la symbolise. Elle se tient au bord du gouffre qui sépare l'Afrique de l'Europe, n'étant jamais totalement chez elle, jamais pleinement elle-même, ni dans le langage de son pays, ni dans le pays de son langage. Comme elle l'a écrit quelque part, en français : " *Mon destin a toujours été d'être séparée de mes paysages* ".

L'œuvre africaine de Lessing peut être interprétée comme le vaste écho de sa position en tant qu'écrivain. Son style est constitué d'efforts constants pour réajuster à un monde qui leur apparaît comme radicalement étranger les réalités internes à la langue anglaise. C'est une tentative ambitieuse de combler une profonde fêlure culturelle et linguistique. Les écrits de Lessing naissent d'une indignation profonde à l'égard des positions idéologiques d'une civilisation, la sienne, qui n'a de cesse de procéder à des catégorisations éhontées, laissant trop peu de place à l'imaginaire. Son écriture témoigne d'un effort permanent d'exorciser ses propres failles émotionnelles. Mais avant toute chose, les récits de Lessing apparaissent comme un formidable hommage rendu à l'Afrique et à l'immensité des espoirs qui fourmillent en elle :

> " Je crois que le don principal que fait l'Afrique aux écrivains, aussi bien noirs que blancs, c'est le continent lui-même, sa présence, qui est pour certains comme une vieille fièvre, toujours latente dans leur sang ; ou comme une vieille blessure qui palpite dans leurs os, tandis que l'air change. C'est un endroit que l'on ne peut visiter qu'en acceptant d'être par la suite, et pour toujours, l'exilé d'un silence aussi majestueux qu'inexplicable, régnant au-dessus de la frontière de la mémoire et de la pensée "[20].

Note : toute l'œuvre de Doris Lessing est traduite en français et disponible en format de poche. Parmi ses écrits exclusivement africains :

Nouvelles africaines. Paris, Albin Michel, Le Livre de Poche.

Vaincue par la brousse. Paris, 10/18.

---

[20]D. Lessing, *This was the Old Chief's Country* - Collected African Stories, Volume 1, Preface for the 1964 Collection. Londres, 1994, p. 8 : " *I believe that the chief gift from Africa to writers, white and black, is the continent itself, its presence which for some people is like an old fever, latent always in their blood ; or like an old wound throbbing in the bones as the air changes. That is not a place to visit unless one chooses to be an exile ever afterwards from an inexplicable majestic silence lying just over the border of memory or of thought* ".